
LES MAMELLE
DE
TIRESIAS
DRAME

LES MAMELLES

DE

TIRÉSIAS

DU MÊME AUTEUR

L'Enchanteur pourrissant, in-4°, 1909, bois d'André Derain (Kahnweiler).

L'Hérésiarque et Cie, in-18, 1910 (P. V. Stock).

Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée, in-4°, 1911, bois de R. Dufy (Deplanche).

Les peintres cubistes, petit in-4°, illustré, 1912 (Figuière).

Alcools, poèmes, in-18, avec un portrait par Picasso, 1913 (*Mercure de France*).

Le poète assassiné, in-18, couverture en couleurs par Capiello, portrait par Rouveyre, 1916 (L'Edition).

Vitam impendere amori, poèmes, avec 8 dessins d'André Rouveyre, 1917 (*Mercure de France*).

Calligrammes, poèmes, in-8°, avec portrait par Picasso, 1918 (*Mercure de France*).

GUILLAUME APOLLINAIRE

LES MAMELLES DE TIRESIAS

DRAME SURRÉALISTE

EN DEUX ACTES ET UN PROLOGUE

Avec la musique de Germaine Albert-Birot

Et sept dessins hors texte de Serge Férat



PARIS

ÉDITIONS SIC

37, RUE DE LA TOMBE-ISSOIRE

1918

LA REVUE SIC A ORGANISÉ LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE CET OUVRAGE LE 24 JUIN 1917, SUR UNE SCÈNE SISE 10 ET 12, RUE DE L'ORIENT, A PARIS.

PRÉFACE

Sans réclamer d'indulgence, je fais remarquer que ceci est une œuvre de jeunesse, car sauf le Prologue et la dernière scène du deuxième acte qui sont de 1916, cet ouvrage a été fait en 1903, c'est-à-dire quatorze ans avant qu'on ne le représentât.

Je l'ai appelé drame qui signifie action pour établir ce qui le sépare de ces comédies de mœurs, comédies dramatiques, comédies légères qui depuis plus d'un demi-siècle fournissent à la scène des œuvres dont beaucoup sont excellentes mais de second ordre et que l'on appelle tout simplement des pièces.

Pour caractériser mon drame je me suis servi d'un néologisme qu'on me pardonnera car cela m'arrive rarement et j'ai forgé l'adjectif surréaliste qui ne signifie pas du tout symbolique comme l'a supposé M. Victor Basch, dans son feuilleton dramatiqne; mais définit assez bien une tendance de l'art qui si elle n'est pas plus nouvelle que tout ce qui se trouve sous

le soleil n'a du moins jamais servi à formuler aucun credo, aucune affimation artistique et littéraire.

L'idéalisme vulgaire des dramaturges qui ont succédé à Victor Hugo a cherché la vraisemblance dans une couleur locale de convention qui fait pendant au naturalisme en trompe-l'œil des pièces de mœurs dont on trouverait l'origine bien avant Scribe, dans la comédie larmoyante de Nivelle de la Chaussée.

Et pour tenter, sinon une rénovation du théâtre, du moins un effort personnel, j'ai pensé qu'il fallait revenir à la nature même, mais sans l'imiter à la manière des photographes.

Quand l'homme a voulu imiter la marche, il a créé la roue qui ne ressemble pas à une jambe. Il a fait ainsi du surréalisme sans le savoir.

Au demeurant, il m'est impossible de décider si ce drame est sérieux ou non. Il a comme but d'intéresser et d'amuser. C'est le but de toute œuvre théâtrale. Il a également pour but de mettre en relief une question vitale pour ceux qui entendent la langue dans laquelle il est écrit : le problème de la repopulation.

J'aurais pu faire sur ce sujet qui n'a jamais été traité une pièce selon le ton sarcastico-mélodramatique qu'ont mis à la mode les faiseurs de « pièces à thèse ».

J'ai préféré un ton moins sombre, car je ne pense pas que le théâtre doive désespérer qui que ce soit.

J'aurais pu aussi écrire un drame d'idées et flatter le goût du public actuel qui aime à se donner l'illusion de penser.

J'ai mieux aimé donner un libre cours à cette fantaisie qui est ma façon d'interpréter la nature, fantaisie, qui selon les jours, se manifeste avec plus ou moins de mélancolie, de satire et de lyrisme, mais toujours, et autant qu'il m'est possible, avec un bon sens où il y a parfois assez de nouveauté pour qu'il puisse choquer et indigner, mais qui apparaîtra aux gens de bonne foi.

Le sujet est si émouvant à mon avis, qu'il permet même que l'on donne au mot drame son sens le plus tragique; mais il tient aux Français que, s'ils se remettent à faire des enfants, l'ouvrage puisse être appelé, désormais, une farce. Rien ne saurait me causer une joie aussi patriotique. N'en doutez pas, la réputation dont jouirait justement, si on savait son nom, l'auteur de la Farce de Maistre Pierre Pathelin m'empêche de dormir.

On a dit que je m'étais servi de moyens dont on use dans les revues; je ne vois pas bien à quel moment. Ce reproche toutefois n'a rien qui puisse me gêner, car l'art populaire est un fonds excellent et je m'honorerais d'y avoir puisé si toutes mes scènes ne s'enchaînaient naturellement selon la fable que j'ai imaginée et où la situation principale : un homme qui fait des enfants, est neuve au théâtre et dans les

lettres en général, mais ne doit pas plus choquer que certaines inventions impossibles des romanciers dont la vogue est fondée sur le merveilleux dit scientifique.

Pour le surplus, il n'y a aucun symbole dans ma pièce qui est fort claire, mais on est libre d'y voir tous les symboles que l'on voudra et d'y démêler mille sens comme dans les oracles sybillins.

M. Victor Basch qui n'a pas compris, ou n'a pas voulu comprendre, qu'il s'agissait de la repopulation, tient à ce que mon ouvrage soit symbolique; libre à lui. Mais il ajoute : « que la première condition d'un drame symbolique c'est que le rapport entre le symbole qui est toujours un signe et la chose signifiée soit immédiatement discernable ».

Pas toujours cependant et il y a des œuvres remarquables dont le symbolisme justement prête à de nombreuses interprétations qui parfois se contrarient.

J'ai écrit mon drame surréaliste avant tout pour les Français comme Aristophane composait ses comédies pour les Athéniens.

Je leur ai signalé le grave danger reconnu de tous qu'il y a pour une nation qui veut être prospère et puissante à ne pas faire d'enfants, et pour y remédier je leur ai indiqué qu'il suffisait d'en faire.

M. Deffoux, écrivain spirituel, mais qui m'a l'air d'être un

malthusien attardé fait je ne sais quel rapprochement saugrenu entre le caoutchouc (1) dont sont faits les ballons et les balles qui figurent les mamelles (c'est peut-être là que M. Basch voit un symbole) et certains vêtements recommandés par le néo-malthusianisme. Pour parler franc, ils n'ont rien à faire dans la question, car il n'y a pas de pays où l'on s'en serve moins qu'en France, tandis qu'à Berlin, par exemple, il ne se passe pas de jour qu'il ne manque vous en tomber sur la tête pendant qu'on se promène dans les rues, tant les Allemands, race encore prolifique, en font un grand usage.

Les autres causes auxquelles avec la limitation des gros-

(1) *Pour me laver de tout reproche touchant l'usage des mamelles en caoutchouc voici un extrait des journaux prouvant que ces organes étaient de la plus stricte légalité.*

« **Interdiction de la vente des tétines autres que celles en caoutchouc pur, vulcanisé à chaud.** — *A la date du 28 février dernier, a été promulguée au « Journal officiel » la loi du 26 février 1917, modifiant l'article 1er de la loi du 6 avril 1910, qui ne visait que l'interdiction des biberons à tube.*

Le nouvel article 1er de cette loi est désormais ainsi conçu :

« Sont interdites la vente, la mise en vente, l'exposition et l'importation :

« 1° Des biberons à tube ;

« 2° Des tétines et des sucettes fabriquées avec d'autres produits que le caoutchouc pur, vulcanisées par un autre procédé que la vulcanisation à chaud, et ne portant point, avec la marque du fabricant ou du commerçant, l'indication spéciale : « caoutchouc pur ».

Sont donc seules autorisés les tétines et sucettes fabriquées avec du caoutchouc pur et vulcanisées à chaud.

sesses par moyens hygiéniques on attribue la dépopulation, l'alcoolisme par exemple, existe partout ailleurs et dans des proportions bien plus vastes qu'en France.

Dans un livre récent sur l'alcool, M. Yves Guyot ne remarquait-il pas que si dans les statistiques de l'alcoolisme, la France venait au premier rang, l'Italie, pays notoirement sobre, venait au second rang ! Cela permet de mesurer la foi que l'on peut accorder aux statistiques ; elles sont menteuses et bien fol est qui s'y fie. D'autre part n'est-il pas remarquable que les provinces où l'on fait en France le plus d'enfants soient justement celles qui viennent au premier rang dans les statistiques de l'alcoolisme !

La faute est plus grave, le vice est plus profond, car la vérité est celle-ci : on ne fait plus d'enfants en France parce qu'on n'y fait pas assez l'amour. Tout est là.

Mais je ne m'étendrai pas d'avantage sur ce sujet. Il faudrait un livre tout entier et changer les mœurs. C'est aux gouvernants à agir, à faciliter les mariages, à encourager avant tout l'amour fécond, les autres points importants comme celui du travail des enfants seront ensuite facilement résolus pour le bien et l'honneur du pays.

Pour en revenir à l'art théâtral, on trouvera dans le prologue de cet ouvrage, les traits essentiels de la dramaturgie que je propose.

J'ajoute qu'à mon gré cet art sera moderne, simple, rapide avec les raccourcis ou les grossissements qui s'imposent si l'on veut frapper le spectacteur. Le sujet sera assez général pour que l'ouvrage dramatique dont il formera le fond puisse avoir une influence sur les esprits et sur les mœurs dans le sens du devoir et de l'honneur.

Selon le cas, le tragique l'emportera sur le comique ou inversement. Mais je ne pense pas que désormais, l'on puisse supporter, sans impatience, une œuvre théâtrale où ces éléments ne s'opposeraient pas, car il y a une telle énergie dans l'humanité d'aujourd'hui et dans les jeunes lettres contemporaines, que le plus grand malheur apparaît aussitôt comme ayant sa raison d'être, comme pouvant être regardé non seulement sous l'angle d'une ironie bienveillante qui permet de rire, mais encore sous l'angle d'un optimisme véritable qui console aussitôt et laisse grandir l'espérance.

Au demeurant, le théâtre n'est pas plus la vie qu'il interprète que la roue n'est une jambe. Par conséquent, il est légitime, à mon sens, de porter au théâtre des esthétiques nouvelles et frappantes qui accentuent le caractère scénique des personnages et augmentent la pompe de la mise en scène, sans modifier toutefois le pathétique ou le comique des situations qui doivent se suffire à elles-mêmes.

Pour terminer, j'ajoute que, dégageant des velléités littéraires contemporaines une certaine tendance qui est la mienne, je ne pré-

tends nullement fonder une école, mais avant tout protester contre ce théâtre en trompe-l'œil qui forme le plus clair de l'art théâtral d'aujourd'hui. Ce trompe-l'œil qui convient, sans doute, au cinéma, est, je crois, ce qu'il y a de plus contraire à l'art dramatique.

J'ajoute, qu'à mon avis, le vers qui seul convient au théâtre, est un vers souple, fondé sur le rythme, le sujet, le souffle et pouvant s'adapter à toutes les nécessités théâtrales. Le dramaturge ne dédaignera pas la musique de la rime, qui ne doit pas être une sujétion dont l'auteur et l'auditeur se fatiguent vite désormais, mais peut ajouter quelque beauté au pathétique, au comique, dans les chœurs, dans certaines répliques, à la fin de certaines tirades, ou pour clore dignement un acte.

Les ressources de cet art dramatique ne sont-elles pas infinies? Il ouvre carrière à l'imagination du dramaturge, qui rejetant tous les liens qui avaient paru nécessaires ou parfois renouant avec une tradition négligée, ne juge pas utile de renier les plus grands d'entre ses devanciers. Il leur rend ici l'hommage que l'on doit à ceux qui ont élevé l'humanité au-dessus des pauvres apparences dont, livrée à elle-même, si elle n'avait pas eu les génies qui la dépassent et la dirigent, elle devrait se contenter. Mais eux, font paraître à ses yeux des mondes nouveaux qui élargissant les horizons, multipliant sans cesse sa vision, lui fournissent la joie et l'honneur de procéder sans cesse aux découvertes les plus surprenantes.

A LOUISE-MARION

Louise Marion vous fûtes admirable
Gonflant d'esprit tout neuf vos multiples tétons

La féconde raison a jailli de ma fable
Plus de femme stérile et non plus d'avortons
Votre voix a changé l'avenir de la France
Et les ventres partout tressaillent d'espérance

A MARCEL HERRAND

Vous fûtes le mari sublime ingénieux
Qui faisant des enfants nous suscite des dieux
Mieux armés plus unis plus savants plus dociles
Plus forts et plus hardis que nous n'avons été
La Victoire sourit à leurs destins habiles
Et célébrant dans l'ordre et la prospérité
Votre civique sens votre fécondité
Ils seront tous un jour l'orgueil de la Cité

A YETA DAESSLÉ

Étiez-vous bien à Zanzibar Monsieur Lacouf
Qui mourûtes et remourûtes sans dire ouf

Kiosque remuant qui portiez les nouvelles
Vous étiez un cerveau pour toutes les cervelles
Des pauvres spectateurs qui ne le savaient pas
Qu'il leur faut des enfants ou marcher au trépas

Vous fûtes par deux fois la presse qui féconde
Le bon sens en Europe ainsi qu'au Nouveau Monde
Déjà l'écho répète à l'envi vos échos

Merci chére Daesslé
Les petits moricauds
Qui pullulaient au 2e acte de mon drame
Grâce à vous deviendront de bons petits Français
Blancs et roses ainsi que vous êtes madame
Ce sera là notre succès

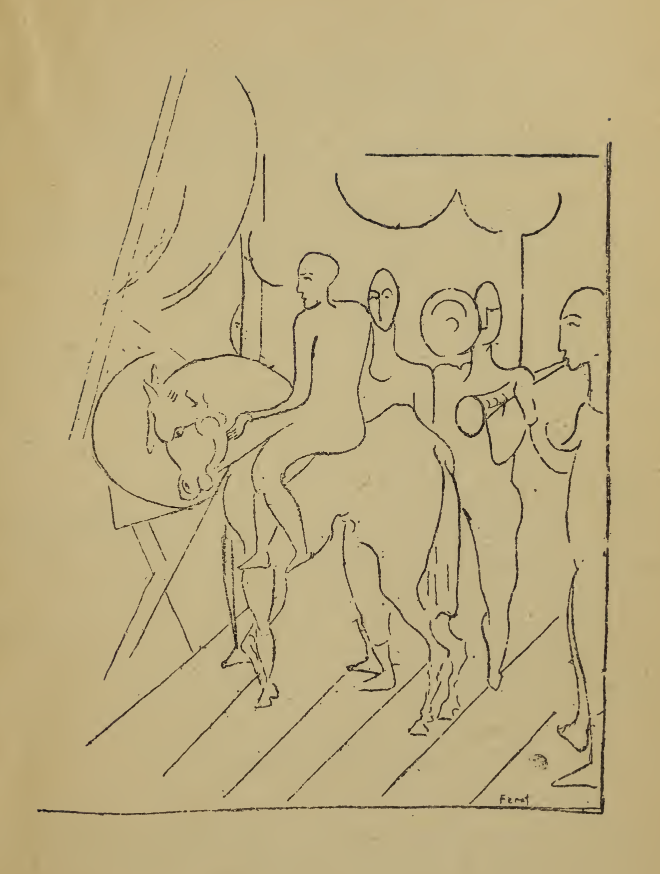
A JULIETTE NORVILLE

Voici le temps Madame cù parlent les gens d'armes
J'en suis et c'est pourquoi suscitant les alarmes
J'ai parlé
Vous étiez sur votre beau cheval
Vous représentiez l'ordre et par mont et par val
Nous faisions que revînt dans la race française
Le goût d'être nombreuse afin de vivre à l'aise
Ainsi que les enfants du mari de Thérèse

A HOWARD

Vous étiez tout le peuple et gardiez le silence

Peuple de Zanzibar ou plutôt de la France
Il faut laisser le goût et garder la raison
Il faut voyager loin en aimant sa maison
Il faut chérir l'audace et chercher l'aventure
Il faut toujours penser à la France future
N'espérez nul repos risquez tout votre avoir
Apprenez du nouveau car il faut tout savoir
Lorsque crie un prophète il faut que l'alliez voir
Et faites des enfants c'est le but de mon conte
L'enfant est la richesse et la seule qui compte


Ferat

PERSONNAGES

AVEC LA DISTRIBUTION DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Le Directeur	Edmond Vallée
Thérèse-Thirésias et la Cartomancienne . . .	Louise-Marion
Le mari	Marcel Herrand (Jean Thillois)
Le gendarme	Juliette Norville
Le journaliste parisien	Yéta Daesslé
Le fils	—
Le kiosque	—
Lacouf	—
Presto	Edmond Vallée
Le peuple de Zanzibar.	Howard
Une dame	Georgette Dubuet
Les chœurs	Niny Guyard, Maurice Lévy, Max Jacob, Paul Morisse, etc.

A Zanzibar de nos jours.

A la première représentation les décors et les costumes étaient de M. Serge Férat, Mlle Niny Guyard était au piano, la partition d'orchestre n'ayant pu être exécutée à cause de la rareté des musiciens en temps de guerre.

PROLOGUE

Devant le rideau baissé, le Directeur de la Troupe, en habit, une canne de tranchée à la main sort du trou du souffleur.

SCÈNE UNIQUE

LE DIRECTEUR DE LA TROUPE

Me voici donc revenu parmi vous
J'ai retrouvé ma troupe ardente
J'ai trouvé aussi une scène
Mais j'ai retrouvé avec douleur
L'art théâtral sans grandeur sans vertu
Qui tuait les longs soirs d'avant la guerre
Art calomniateur et délétère
Qui montrait le péché non le rédempteur

Puis le temps est venu le temps des hommes
J'ai fait la guerre ainsi que tous les hommes

C'était au temps où j'étais dans l'artillerie
Je commandais au front du nord ma batterie

Un soir que dans le ciel le regard des étoiles
Palpitait comme le regard des nouveau-nés
Mille fusées issues de la tranchée adverse
Réveillèrent soudain les canons ennemis

Je m'en souviens comme si cela s'était passé hier

J'entendais les départs mais non les arrivées
Lorsque de l'observatoire d'artillerie
Le trompette vint à cheval nous annoncer
Que le maréchal des logis qui pointait
Là-bas sur les lueurs des canons ennemis
L'alidade de triangle de visée faisait savoir
Que la portée de ces canons était si grande
Que l'on n'entendait plus aucun éclatement
Et tous mes canonniers attentifs à leurs postes
Annoncèrent que les étoiles s'éteignaient une à une
Puis l'on entendit de grands cris parmi toute l'armée

ILS ÉTEIGNENT LES ÉTOILES A COUP DE CANON

Les étoiles mouraient dans ce beau ciel d'automne
Comme la mémoire s'éteint dans le cerveau
De ces pauvres vieillards qui tentent de se souvenir
Nous étions là mourant de la mort des étoiles
Et sur le front ténébreux aux livides lueurs
Nous ne savions plus que dire avec désespoir

ILS ONT MÊME ASSASSINÉ LES CONSTELLATIONS

Mais une grande voix venue d'un mégaphone
Dont le pavillon sortait
De je ne sais quel unanime poste de commandement
La voix du capitaine inconnu qui nous sauve toujours cria

IL EST GRAND TEMPS DE RALLUMER LES ÉTOILES

Et ce ne fut qu'un cri sur le grand front français

AU COLLIMATEUR A VOLONTÉ

Les servants se hâtèrent
Les pointeurs pointèrent

Les tireurs tirèrent
Et les astres sublimes se rallumèrent l'un après l'autre
Nos obus enflammaient leur ardeur éternelle
L'artillerie ennemie se taisait éblouie
Par le scintillement de toutes les étoiles

Voilà voilà l'histoire de toutes les étoiles

Et depuis ce soir-là j'allume aussi l'un après l'autre
Tous les astres intérieurs que l'on avait éteints

Me voici donc revenu parmi vous

Ma troupe ne vous impatientez pas

Public attendez sans impatience

Je vous apporte une pièce dont le but est de réformer les mœurs
Il s'agit des enfants dans la famille
C'est un sujet domestique
Et c'est pourquoi il est traité sur un ton familier

Les acteurs ne prendront pas de ton sinistre
Ils feront appel tout simplement à votre bon sens
Et se préoccuperont avant tout de vous amuser
Afin que bien disposés vous mettiez à profit
Tous les enseignements contenus dans la pièce
Et que le sol partout s'étoile de regards de nouveau-nés
Plus nombreux encore que les scintillements d'étoiles

Ecoutez ô Français la leçon de la guerre
Et faites des enfants vous qui n'en faisiez guère

On tente ici d'infuser un esprit nouveau au théâtre
Une joie une volupté une vertu
Pour remplacer ce pessimisme vieux de plus d'un siècle
Ce qui est bien ancien pour une chose si ennuyeuse
La pièce a été faite pour une scène ancienne
Car on ne nous aurait pas construit de théâtre nouveau
Un théâtre rond à deux scènes
Une au centre l'autre formant comme un anneau
Autour des spectateurs et qui permettra

Le grand déploiement de notre art moderne
Mariant souvent sans lien apparent comme dans la vie
Les sons les gestes les couleurs les cris les bruits
La musique la danse l'acrobatie la poésie la peinture
Les chœurs les actions et les décors multiples

Vous trouverez ici des actions
Qui s'ajoutent au drame principal et l'ornent
Les changements de tons du pathétique au burlesque
Et l'usage raisonnable des invraisemblances
Ainsi que des acteurs collectifs ou non
Qui ne sont pas forcément extraits de l'humanité
Mais de l'univers entier

Car le théâtre ne doit pas être un art en trompe-l'œil

Il est juste que le dramaturge se serve
De tous les mirages qu'il a à sa disposition
Comme faisait Morgane sur le Mont-Gibel

Il est juste qu'il fasse parler les foules les objets inanimés
S'il lui plaît
Et qu'il ne tienne pas plus compte du temps
Que de l'espace

Son univers est sa pièce
A l'intérieur de laquelle il est le dieu créateur
Qui dispose à son gré
Les sons les gestes les démarches les masses les couleurs
Non pas dans le seul but
De photographier ce que l'on appelle une tranche de vie
Mais pour faire surgir la vie même dans toute sa vérité
Car la pièce doit être un univers complet
Avec son créateur
C'est à dire la nature même
Et non pas seulement
La représentation d'un petit morceau
De ce qui nous entoure ou de ce qui s'est jadis passé

Pardonnez-moi mes amis ma troupe

Pardonnez-moi cher Public
De vous avoir parlé un peu longuement
Il y a si longtemps que je m'étais retrouvé parmi vous

Mais il y a encore là-bas un brasier
Où l'on abat des étoiles toutes fumantes
Et ceux qui les rallument vous demandent
De vous hausser jusqu'à ces flammes sublimes
Et de flamber aussi

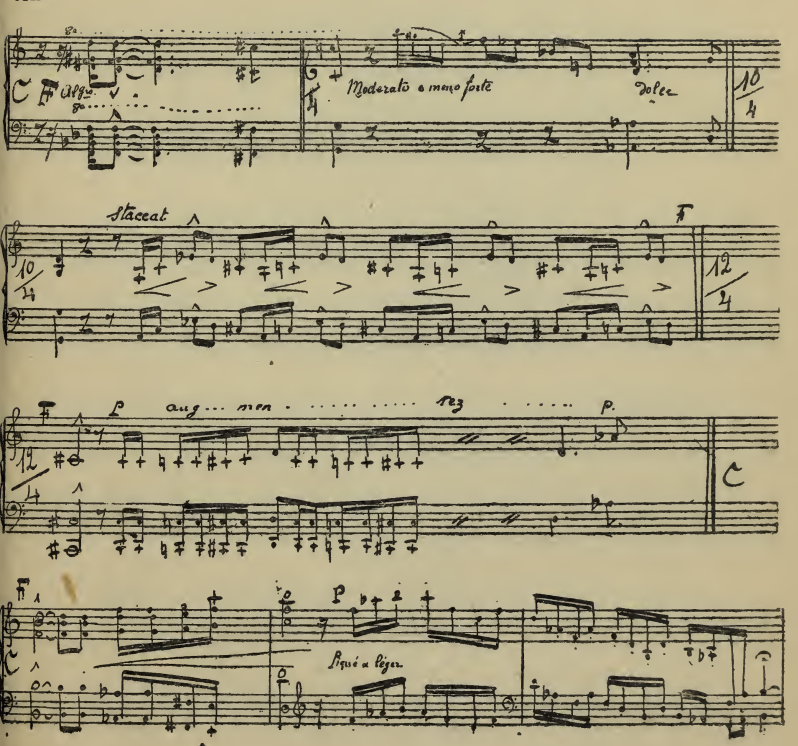
O public
Soyez la torche inextinguible du feu nouveau

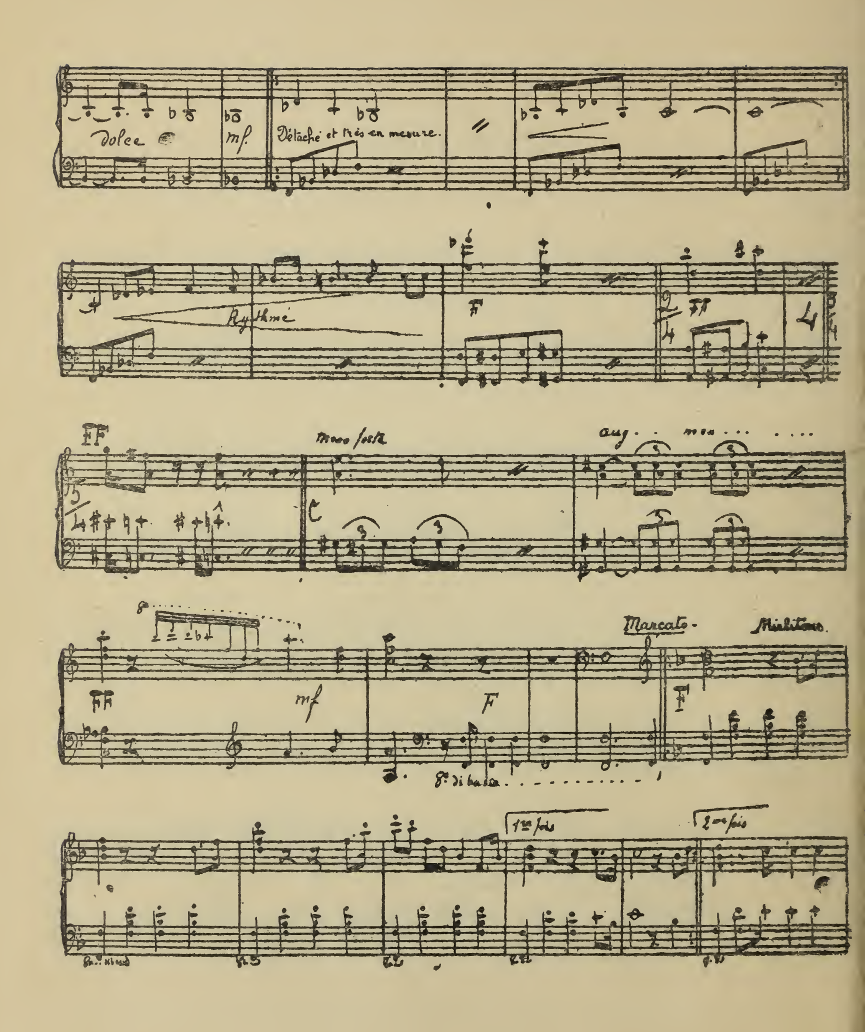
ACTE PREMIER

La place du marché de Zanzibar, le matin. Le décor représente des maisons, une échappée sur le port et aussi ce qui peut évoquer aux Français l'idée du jeu de zanzibar. Un mégaphone en forme de cornet à dés et orné de dés est sur le devant de la scène Du côté cour, entrée d'une maison ; du côté jardin, un kiosque de journaux avec une nombreuse marchandise étalée et sa marchande figurée dont le bras peut s'animer ; il est encore orné d'une glace sur le côté qui donne sur la scène. Au fond, le personnage collectif et muet qui représente le peuple de Zanzibar est présent dès le lever du rideau. Il est assis sur un banc. Une table est à sa droite et il a sous la main les instruments qui lui serviront à mener tel bruit au moment opportun : revolver, musette, grosse caisse, accordéon, tambour, tonnerre, grelots, castagnettes, trompette d'enfant, vaisselle cassée. Tous les bruits indiqués comme devant être produits au moyen d'un instrument sont menés par le peuple de Zanzibar et tout ce qui est indiqué comme devant être dit au mégaphone doit être crié au public.

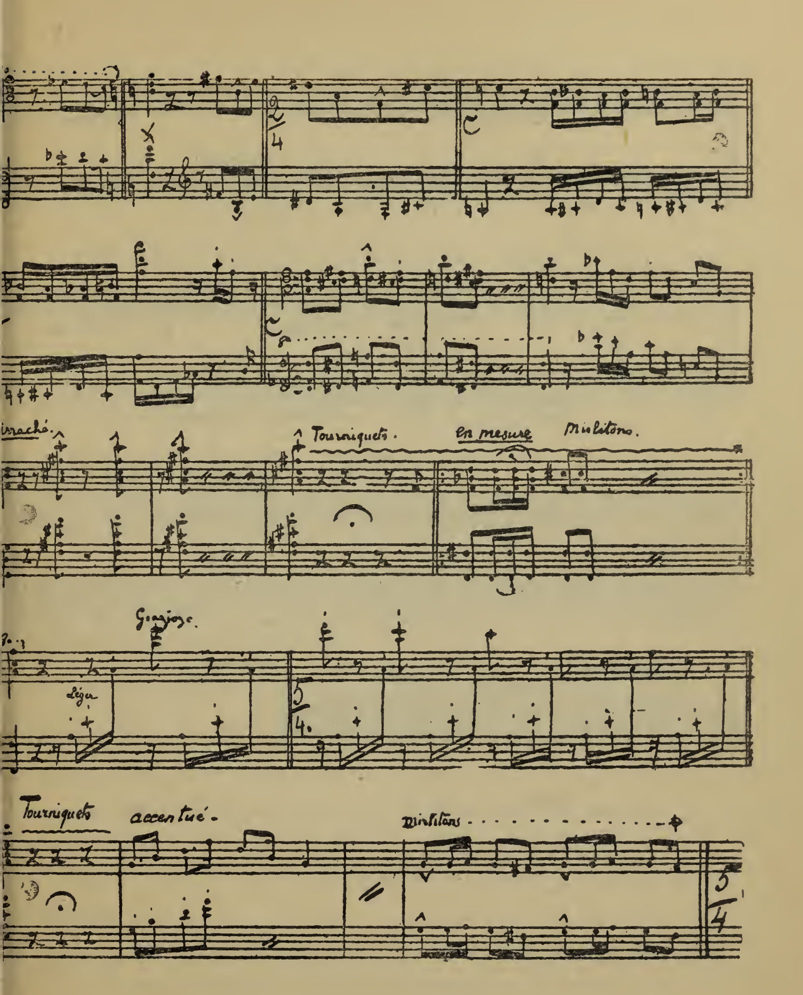
OUVERTURE

Allgro

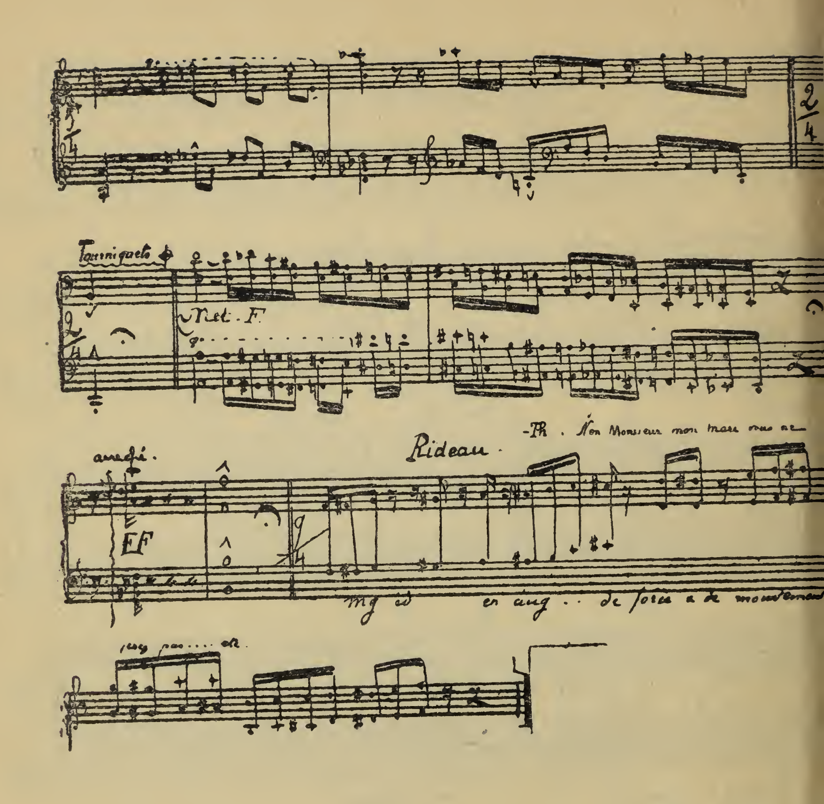




Dolce
mf
Détaché et très en mesure.
Rythmé
F
FF
aug-
FF
mf
F
Marcato-



Tourniquets.
en mesure
Mirlitons.
Léger
Tourniquets
accentué.
Mirlitons


Rideau.
-Th. Non Monsieur non mais vous ne
EF
de force

SCÈNE PREMIÈRE

LE PEUPLE DE ZANZIBAR, THÉRÈSE

THÉRÈSE

Visage bleu, longue robe bleue ornée de singes et de fruits peints. Elle entre dès que le rideau est levé, mais dès que le rideau commence à se lever, elle cherche à dominer le tumulte de l'orchestre.

Non Monsieur mon mari

Vous ne me ferez pas faire ce que vous voulez

Chuintement

Je suis féministe et je ne reconnais pas l'autorité de l'homme

Chuintement

Du reste je veux agir à ma guise

Il y a assez longtemps que les hommes font ce qui leur plaît

Après tout je veux aussi aller me battre contre les ennemis

J'ai envie d'être soldat une deux une deux

Je veux faire la guerre Tonnerre et non pas faire des enfants

Non Monsieur mon mari vous ne me commanderez plus

Elle se courbe trois fois, derrière au public

Au mégaphone

Ce n'est pas parce que vous m'avez fait la cour dans le Connecticut

Que je dois vous faire la cuisine à Zanzibar

VOIX DU MARI

Accent belge

Donnez-moi du lard je te dis donnez-moi du lard

Vaisselle cassée

THÉRÈSE

Vous l'entendez il ne pense qu'à l'amour

Elle a une crise de nerfs

Mais tu ne te doutes pas imbécile

Eternûment

Qu'après avoir été soldat je veux être artiste

Eternûment

Parfaitement parfaitement

Eternûment

Je veux être aussi député avocat sénateur

Deux éternûments

Ministre président de la chose publique

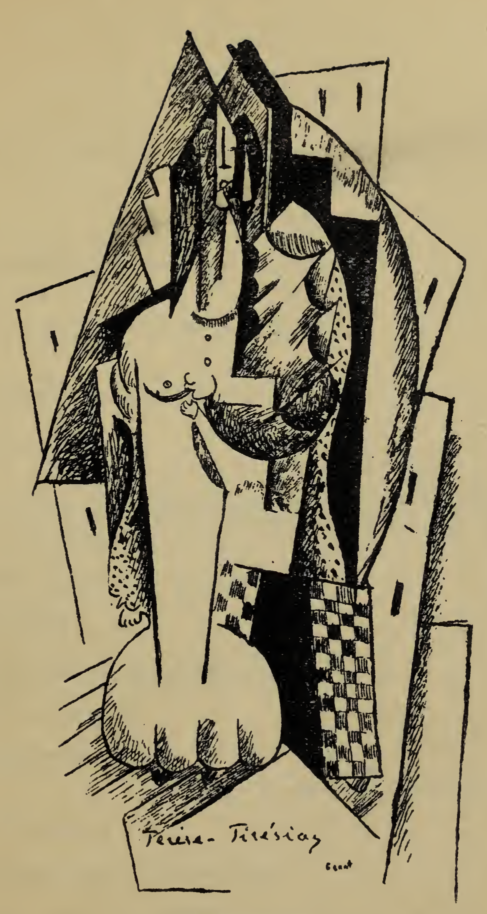
Eternûment

Et je veux médecin physique ou bien psychique
Diafoirer à mon gré l'Europe et l'Amérique
Faire des enfants faire la cuisine non c'est trop

Elle caquette

Je veux être mathématicienne philosophe chimiste
Groom dans les restaurants petit télégraphiste
Et je veux s'il me plaît entretenir à l'an
Cette vieille danseuse qui a tant de talent.

Eternûment caquetage, après quoi elle imite le bruit du chemin de fer.



THÉRÈSE-TIRÉSIAS

VOIX DU MARI

Accent belge

Donnez-moi du lard je te dis donnez-moi du lard

THÉRÈSE

Vous l'entendez il ne pense qu'à l'amour

Petit air de musette

Mange-toi les pieds à la Sainte-Menehould

Grosse caisse

Mais il me semble que la barbe me pousse

Ma poitrine se détache

Elle pousse un grand cri et entr'ouvre sa blouse dont il en sort ses mamelles, l'une rouge, l'autre bleue et, comme elle les lâche, elles s'envolent, ballons d'enfants, mais restent retenues par les fils

Envolez-vous oiseaux de ma faiblesse

Et cætera

Comme c'est joli les appas féminins

C'est mignon tout plein

On en mangerait

Elle tire le fil des ballons et les fait danser

Mais trêve de bêtises

Ne nous livrons pas à l'aéronautique

Il y a toujours quelque avantage à pratiquer la vertu

Le vice est après tout une chose dangereuse

C'est pourquoi il vaut mieux sacrifier une beauté

Qui peut être une occasion de pêché

Débarrassons-nous de nos mamelles

Elle allume un briquet et les fait exploser, puis elle fait une belle grimace avec double pied de nez aux spectateurs et leur jette des balles qu'elle a dans son corsage

Qu'est-ce à dire

Non seulement ma barbe pousse mais ma moustache aussi

Elle caresse sa barbe et retrousse sa moustache qui ont brusquement poussé

Eh diable

J'ai l'air d'un champ de blé qui attend la moissonneuse mécanique

Au mégaphone

Je me sens viril en diable

Je suis un étalon

De la tête aux talons

Me voilà taureau

Sans mégaphone

Me ferai-je torero

Mais n'étalons

Pas mon avenir au grand jour héros

Cache tes armes

Et toi mari moins viril que moi

Fais tout le vacarme

Que tu voudras

Tout en caquetant, elle va se mirer dans la glace placée sur le kiosque à journaux.

SCÈNE II

LE PEUPLE DE ZANZIBAR, THÉRÈSE, LE MARI

LE MARI

entre avec un gros bouquet de fleurs, voit qu'elle ne le regarde pas et jette les fleurs dans la salle. A partir d'ici le mari perd l'accent belge

Je veux du lard je te dis

THÉRÈSE

Mange tes pieds à la Sainte-Menehould

LE MARI

Pendant qu'il parle Thérèse hausse le ton de ses caquetages

Il s'approche comme pour la gifler puis en riant

Ah mais ce n'est pas Thérèse ma femme

Un temps puis sévèrement. Au mégaphone.

Quel malotru a mis ses vêtements

Il va l'examiner et revient. Au mégaphone.

Aucun doute c'est un assassin et il l'a tuée

Sans mégaphone

Thérèse ma petite Thérèse où es-tu

Il réfléchit la tête dans les mains, puis campé, les poings sur les hanches

Mais toi vil personnage qui t'es déguisé en Thérèse je te tuerai

Ils se battent, elle a raison de lui

THÉRÈSE

Tu as raison je ne suis plus ta femme

LE MARI

Par exemple

THÉRÈSE

Et cependant c'est moi qui suis Thérèse

LE MARI

Par exemple

THÉRÈSE

Mais Thérèse qui n'est plus femme

LE MARI

C'est trop fort

THÉRÈSE

Et comme je suis devenu un beau gars

LE MARI

Détail que j'ignorais

THÉRÈSE

Je porterai désormais un nom d'homme
Tirésias

LE MARI Les mains jointes

Adiousias

Elle sort

SCÈNE III

LE PEUPLE DE ZANZIBAR, LE MARI

VOIX DE TIRÉSIAS

Je déménage

LE MARI

Adiousias

Elle jette successivement par la fenêtre un pot de chambre, un bassin et un urinal. Le mari ramasse le pot de chambre

Le piano

Il ramasse l'urinal

Le violon.

Il ramasse le bassin

L'assiette au beurre la situation devient grave

SCENE IV

LES MÊMES, TIRÉSIAS, LACOUF, PRESTO

Tirésias revient avec des vêtements, une corde, des objets hétéroclites. Elle jette tout, se précipite sur le mari. Sur la dernière réplique du mari, Presto et Lacouf armés de brownings en carton sont sortis gravement de dessous la scène et s'avancent dans la salle, cependant que Tirésias maîtrisant son mari, lui ôte son pantalon, se déshabille, lui passe sa jupe, le ligotte, se pantalonne, se coupe les cheveux et met un chapeau haut de forme. Ce jeu de scène dure jusqu'au premier coup de revolver.

MARCHE FUNÈBRE

Très lent.
Etouffé.



PRESTO

Avec vous vieux Lacouf j'ai perdu au zanzi
Tout ce que j'ai voulu

LACOUF

Monsieur Presto je n'ai rien gagné
Et d'abord Zanzibar n'est pas en question vous êtes à Paris

PRESTO

A Zanzibar

LACOUF

A Paris

PRESTO

C'en est trop
Après dix ans d'amitié
Et tout le mal que je n'ai cessé de dire sur votre compte

LACOUF

Tant pis vous ai-je demandé de la réclame vous êtes à Paris

PRESTO

A Zanzibar la preuve c'est que j'ai tout perdu

LACOUF

Monsieur Presto il faut nous battre

PRESTO

Il le faut Ils montent gravement sur la scène et se rangent au fond l'un vis-à-vis de l'autre

LACOUF

A armes égales

PRESTO

A volonté

Tous les coups sont dans la nature

Ils se visent. Le peuple de Zanzibar tire deux coups de revolver et ils tombent

TIRÉSIAS qui est prêt, tressaille au bruit et s'écrie

Ah chère liberté te voilà enfin conquise

Mais d'abord achetons un journal

Pour savoir ce qui vient de se passer

Elle achète un journal et le lit ; pendant ce temps le peuple de Zanzibar place une pancarte de chaque côté de la scène

PANCARTE POUR PRESTO

Comme il perdait au Zanzibar
Monsieur Presto a perdu son pari
Puisque nous sommes à Paris

PANCARTE POUR LACOUF

Monsieur Lacouf n'a rien gagné
Puisque la scène se passe à Zanzibar
Autant que la Seine passe à Paris

Dès que le peuple de Zanzibar est revenu à son poste, Presto et Lacouf se redressent, le peuple de Zanzibar tire un coup de revolver et les duellistes retombent. Tirésias étonné jette le journal. Au mégaphone

Maintenant à moi l'univers

A moi les femmes à moi l'administration

Je vais me faire conseiller municipal

Mais j'entends du bruit

Il vaut peut-être mieux s'en aller

Elle sort en caquetant tandis que le mari imite le bruit de la locomotive en marche.

SCÈNE V

LE PEUPLE DE ZANZIBAR, LE MARI, LE GENDARME

LE GENDARME

Tandis que le peuple de Zanzibar joue de l'accordéon, le gendarme à cheval caracole, tire un mort dans la coulisse de façon à ce que ses pieds seuls restent visibles, fait le tour de la scène, agit de même avec l'autre mort, fait une seconde fois le tour de la scène et apercevant le mari ficelé sur le devant de la scène

Ça sent le crime ici

LE MARI

Ah ! puisque enfin voici un agent de l'autorité

Zanzibarienne

Je vais l'interpeller

Eh Monsieur si c'est une affaire que vous me cherchez

Ayez donc l'obligeance de prendre

Mon livret militaire dans ma poche gauche

LE GENDARME

Au mégaphone

La belle fille

Sans mégaphone

Dites ma belle enfant

Qui donc vous a traitée si méchamment

LE MARI A part

Il me prend pour une demoiselle

Au gendarme

Si c'est un mariage que vous me cherchez

Le gendarme met la main sur son cœur

Commencez donc par me détacher

Le gendarme le délie en le chatouillant, ils rient et le gendarme répète toujours

Quelle belle fille



LACOUF

SCÈNE VI

LES MÊMES, PRESTO, LACOUF

Dès que le gendarme commence à détacher le mari, Presto et Lacouf reviennent à l'endroit où ils sont tombés précédemment.

PRESTO

Je commence à en avoir assez d'être mort
Dire qu'il y a des gens
Qui trouvent qu'il est plus honorable d'être mort que vif

LACOUF

Vous voyez bien que vous n'étiez pas à Zanzibar

PRESTO

C'est pourtant là que l'on voudrait vivre
Mais ça me dégoûte de nous être battus en duel
Décidément on regarde la mort
D'un œil trop complaisant

LACOUF

Que voulez-vous on a trop bonne opinion
De l'humanité et de ses restes
Est-ce que les selles des bijoutiers
Contiennent des perles et des diamants

PRESTO

On a vu des choses plus extraordinaires

LACOUF

Bref Monsieur Presto

Les paris ne nous réussissent pas

Mais vous voyez bien que vous étiez à Paris

PRESTO

A Zanzibar

LACOUF

En joue

PRESTO

Feu

Le peuple de Zanzibar tire un coup de revolver et ils tombent. Le gendarme a fini de délier le mari

LE GENDARME

Je vous arrête

Presto et Lacouf se sauvent du côté opposé d'où ils sont revenus. Accordéon

SCÈNE VII

LE PEUPLE DE ZANZIBAR, LE GENDARME,
LE MARI habillé en femme

LE GENDARME

Les duellistes du paysage
Ne m'empêcherons pas de dire que je vous trouve
Agréable au toucher comme une balle en caoutchouc

LE MARI

Atchou

Vaisselle cassée.

LE GENDARME

Un rhume c'est exquis

LE MARI

Atchi

Tambour. Le mari il relève sa jupe qui le gêne.

LE GENDARME

Femme légère

Il cligne de l'œil

Qu'importe puisque c'est une belle fille

LE MARI à part

Ma foi il a raison

Puisque ma femme est homme

Il est juste que je sois femme

Au gendarme pudiquement.

Je suis une honnête femme-monsieur

Ma femme est un homme-madame

Elle a emporté le piano le violon l'assiette au beurre

Elle est soldat ministre merdecin

LE GENDARME

Mère des seins

LE MARI

Ils ont fait explosion mais elle est plutôt merdecine

LE GENDARME

Elle est mère des cygnes

Ah ! combien chantent qui vont périr

Ecoutez

Musette, air triste.

LE MARI

Il s'agit après tout de l'art de guérir les hommes

La musique s'en chargera

Aussi bien que toute autre panacée

LE GENDARME

Ça va bien pas de rouspétance

LE MARI

Je me refuse à continuer la conversation

Au mégaphone

Où est ma femme

VOIX DE FEMMES dans les coulisses

Vive Tirésias

Plus d'enfants plus d'enfants

Tonnerre et grosse caisse

Le mari fait une grimace aux spectateurs et met à son oreille une main en cornet acoustique, tandis que le gendarme, tirant une pipe de sa poche, la lui offre. Grelots

LE GENDARME

Eh ! fumez la pipe bergère

Moi je vous jouerai du pipeau

LE MARI

Et cependant la Boulangère

Tous les sept ans changeait de peau

LE GENDARME

Tous les sept ans elle exagère

Le peuple de Zanzibar accroche une pancarte contenant cette ritournelle et reste là

Eh ! fumez la pipe Bergère

Moi je vous jouerai du pipeau

Et cependant la Boulangère

Tous les 7 ans changeait de peau

Tous les 7 ans elle exagère

LE GENDARME

Mademoiselle ou Madame je suis amoureux fou

De vous

Et je veux devenir votre époux

LE MARI

Atchou

Mais ne voyez-vous pas que je ne suis qu'un homme

LE GENDARME

Nonobstant quoi je pourrais vous épouser

Par procuration

LE MARI

Sottises

Vous feriez mieux de faire des enfants

LE GENDARME

Ah ! par exemple

VOIX D'HOMMES dans les coulisses

Vive Tirésias

Vive le général Tirésias

Vive le député Tirésias

L'accordéon joue une marche militaire

VOIX DE FEMMES dans les coulisses

Plus d'enfants Plus d'enfants

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE KIOSQUE

Le kiosque où s'anime le bras de la marchande se déplace lentement vers l'autre bout de la scène

LE MARI

Fameux représentant de toute autorité

Vous l'entendez c'est dit je crois avec clarté

La femme à Zanzibar veut des droits politiques

Et renonce soudain aux amours prolifiques
Vous l'entendez crier Plus d'enfants Plus d'enfants
Pour peupler Zanzibar il suffit d'éléphants
De singes de serpents de moustiques d'autruches
Et stériles comme est l'habitante des ruches
Qui du moins fait la cire et butine le miel
La femme n'est qu'un neutre à la face du ciel
Et moi je vous le dis cher Monsieur le gendarme
Au mégaphone
Zanzibar a besoin d'enfants sans mégaphone donnez l'alarme
Criez au carrefour et sur le boulevard
Qu'il faut refaire des enfants à Zanzibar
La femme n'en fait plus Tant pis Que l'homme en fasse
Mais oui parfaitement je vous regarde en face
Et j'en ferai moi

LE GENDARME ET LE KIOSQUE

Vous

LE KIOSQUE A mégaphone que lui tend le mari

Elle sort un bobard
Bien digne qu'on l'entende ailleurs qu'à Zanzibar



LE KIOSQUE

Vous qui pleurez voyant la pièce
Souhaitez les enfants vainqueurs
Voyez l'impondérable ardeur
Naître du changement de sexe

LE MARI

Revenez dès ce soir voir comment la nature
Me donnera sans femme une progéniture

LE GENDARME

Je reviendrai ce soir voir comment la nature
Vous donnera sans femme une progéniture
Ne faites pas qu'en vain je croque le marmot
Je reviens dès ce soir et je vous prends au mot

LE KIOSQUE

Comme est ignare le gendarme
Qui gouverne le Zanzibar
Le music-hall et le grand bar
N'ont-ils pas pour lui plus de charmes
Que repeupler le Zanzibar

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PRESTO

PRESTO chatouillant le mari

Comment faut-il que tu les nommes
Elles sont tout ce que nous sommes
Et cependant ne sont pas hommes

LE GENDARME

Je reviendrai ce soir voir comment la nature
Vous donnera sans femme une progéniture

LE MARI

Revenez donc ce soir voir comment la nature
Me donnera sans femme une progéniture

TOUS en chœur

Ils dansent, le mari et le gendarme accouplés, Presto et le kiosque accouplés et changeant parfois de compagnons. Le peuple de Zanzibar danse seul en jouant de l'accordéon

Eh ! fumez la pipe Bergère

Moi je vous jouerai du pipeau
Et cependant la Boulangère
Tous les sept ans changeait de peau
Tous les sept ans elle exagère

RIDEAU

ACTE II



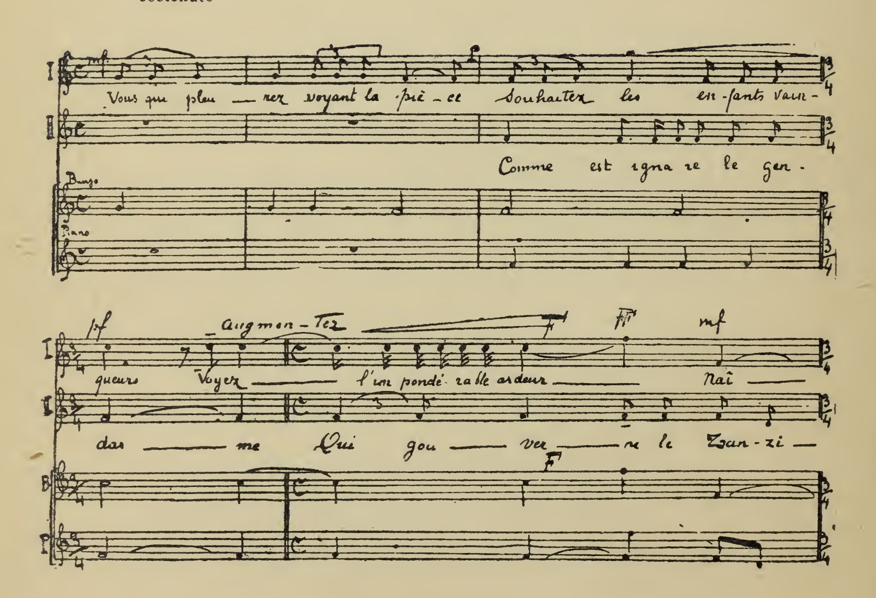
Au même endroit, le même jour, au moment du coucher du soleil. Le même décor orné de nombreux berceaux où sont les nouveau nés. Un berceau est vide auprès d'une bouteille d'encre énorme, d'un pot à colle gigantesque, d'un porte-plume démesuré et d'une paire de ciseaux de bonne taille.

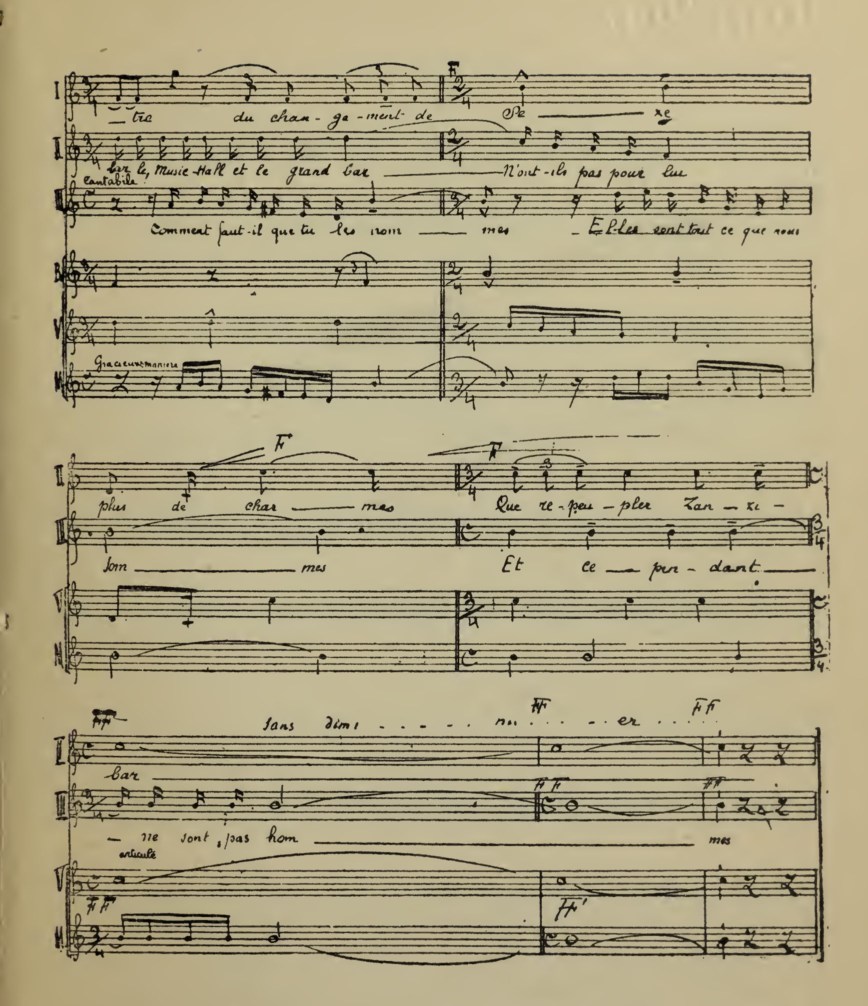
CHŒURS

I. Chœur du fond de la salle.
II. » de droite.
III. » de gauche.

Lamentablement

sostenuto

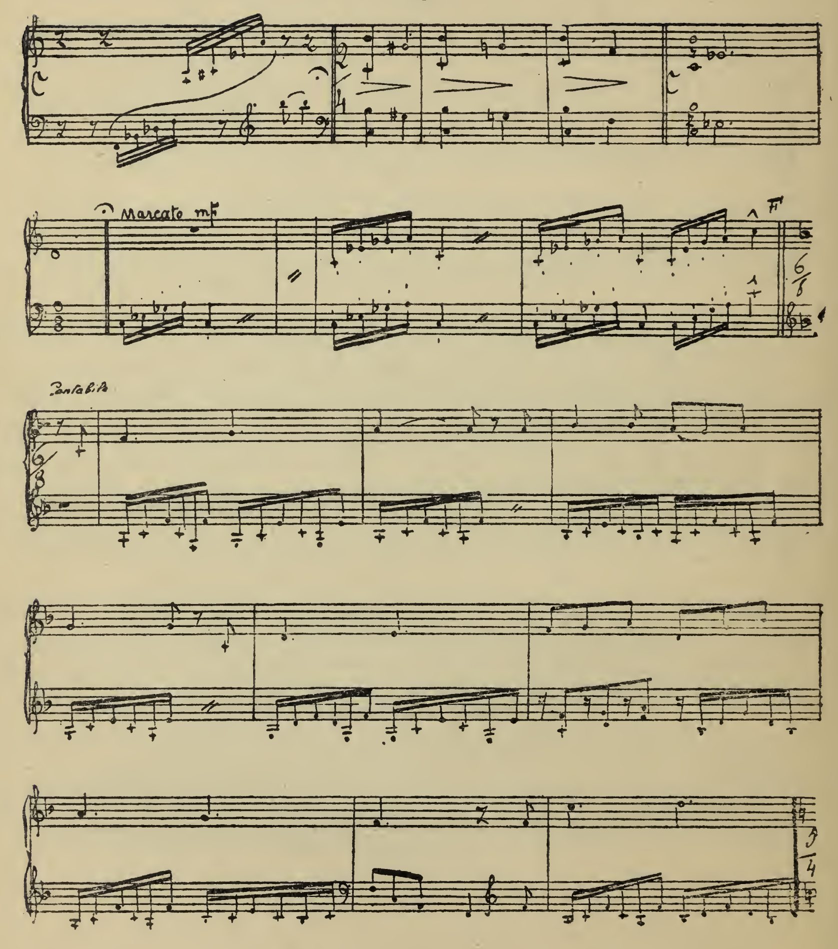


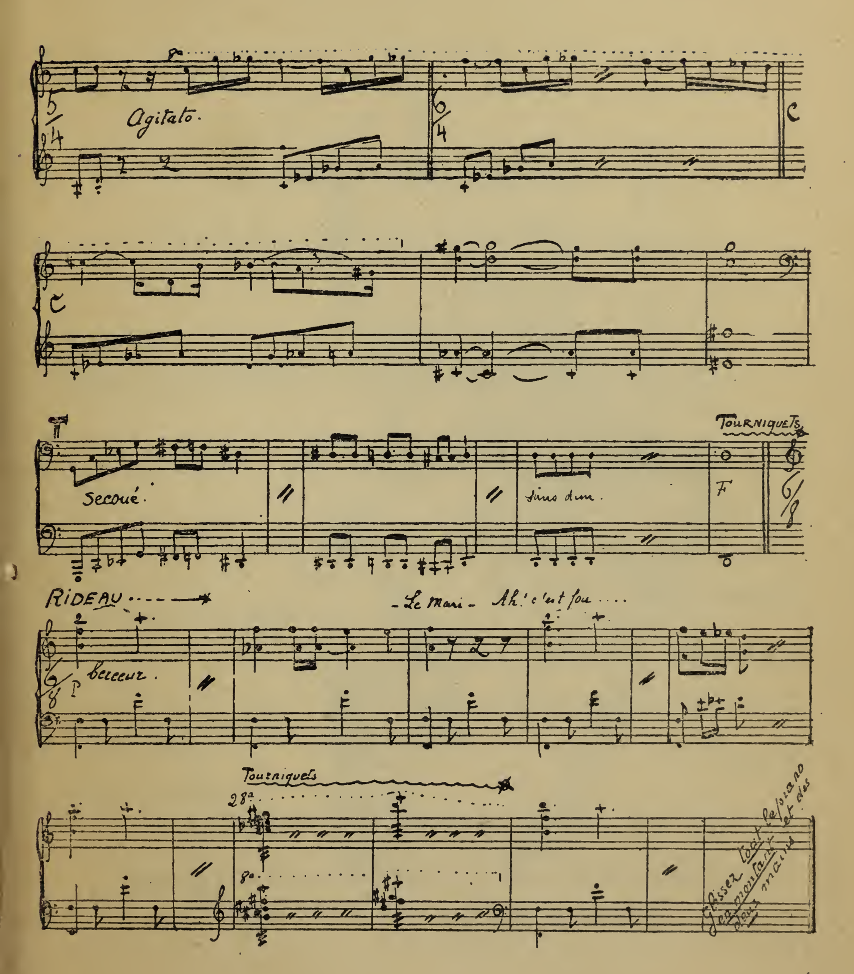


tre du chan - ge - ment de Se — xe
bar le, Music Hall et le grand bar — N'ont-ils pas pour lui
Cantabile
Comment faut-il que tu les nom — mes — El-les sont tout ce que nous
Gracieuse manière
plus de char — mes
Que re-peu-pler Zan-zi-
bar
som — mes
Et ce — pen - dant —
— ne sont pas hom — mes
sans dimi - - - - - nu - - - er
articulé

ENTR'ACTE

tranquille.





Agitato.
Secoué.
sans dim.
F
TOURNIQUETS
RIDEAU
- Le mari - Ah! c'est fou ....
Berceur.
P
Tourniquets
28a
8a
Glissez tout le piano en montant et des deux mains

SCÈNE PREMIÈRE

LE PEUPLE DE ZANZIBAR, LE MARI

LE MARI

Il tient un enfant dans chaque bras. Cris continus d'enfants sur la scène, dans les coulisses et dans la salle pendant toute la scène *ad libitum*. On indique seulement quand et où ils redoublent.

Ah! c'est fou les joies de la paternité
40.049 enfants en un seul jour
Mon bonheur est complet
Silence silence

Cris d'enfants au fond de la scène.

Le bonheur en famille
Pas de femme sur les bras

Il laisse tomber les enfants

Silence

Cris d'enfants sur le côté gauche de la salle.

C'est épatant la musique moderne
Presque aussi épatant que les décors des nouveaux peintres
Qui florissent loin des Barbares



LE GENDARME

A Zanzibar

Pas besoin d'aller aux ballets russes ni au Vieux-Colombier

Silence silence

Cris d'enfants sur le côté droit de la salle
Grelots

Il faudrait peut-être les mener à la baguette

Mais il vaut mieux ne pas brusquer les choses

Je vais leur acheter des bicyclettes

Et tous ces virtuoses

Iront faire

Des concerts

En plein air

Peu à peu les enfants se taisent, il applaudit

Bravo bravo bravo

On frappe

Entrez

SCÈNE II

LES MÊMES, LE JOURNALISTE PARISIEN

LE JOURNALISTE

Sa figure est nue, il n'a que la bouche. Il entre en dansant. Accordéon.

Hands up

Bonjour Monsieur le mari

Je suis correspondant d'un journal de Paris

LE MARI

De Paris

Soyez le bienvenu

LE JOURNALISTE fait le tour de la scène en dansant

Les journaux de Paris au mégaphone ville de l'Amérique

Sans mégaphone

Hourra

Un coup de revolver, le journaliste déploie le drapeau américain

Ont annoncé que vous avez trouvé

Le moyen pour les hommes

De faire des enfants

LE MARI

Le journaliste replie le drapeau et s'en fait une ceinture.

Cela est vrai

LE JOURNALISTE

Et comment ça

LE MARI

La volonté Monsieur elle nous mène à tout

LE JOURNALISTE

Sont-ils nègres ou comme tout le monde

LE MARI

Tout cela dépend du point de vue où l'on se place

Castagnettes.

LE JOURNALISTE

Vous êtes riche sans doute

Il fait un tour de danse

LE MARI

Point du tout

LE JOURNALISTE

Comment les élèverez-vous ?

LE MARI

Après les avoir nourris au biberon

J'espère que ce sont eux qui me nourriront

LE JOURNALISTE

En somme vous êtes quelque chose comme une fille-père

Ne serait-ce pas chez vous instinct paternel maternisé

LE MARI

Non c'est cher Monsieur tout à fait intéressé

L'enfant est la richesse des ménages
Bien plus que la monnaie et tous les héritages

Le journaliste note

Voyez ce tout petit qui dort dans son berceau

L'enfant crie, Le journaliste va le voir sur la pointe des pieds.

Il se prénomme Arthur et m'a déjà gagné
Un million comme accapareur de lait caillé

Trompette d'enfant

LE JOURNALISTE

Avancé pour son âge

LE MARI

Celui-là Joseph l'enfant crie est romancier

Le journaliste va voir Joseph

Son dernier roman s'est vendu à 600.000 exemplaires
Permettez que je vous en offre un

Descend un grand livre-pancarte à plusieurs feuillets sur lesquels on lit au premier feuillet :

Quelle chance !
Roman

LE MARI

Lisez-le à votre aise

Le journaliste se couche, le mari tourne les autres feuillets sur lesquels on lit à raison d'un mot par feuillet.

Une dame qui s'appelait Cambron

LE JOURNALISTE se relève et au mégaphone

Une dame qui s'appelait Cambron

Il rit au mégaphone sur les quatre voyelles : a, é, i, o.

LE MARI

Il y a cependant là une manière polie de s'exprimer

LE JOURNALISTE Sans mégaphone

Ah! ah! ah! ah!

LE MARI

Une certaine préciosité

LE JOURNALISTE

Eh! eh !

LE MARI

Qui ne court point les rues

LE JOURNALISTE

Hands up

LE MARI

Enfin tel qu'il est

Le roman m'a rapporté

Près de 200.000 francs

Plus un prix littéraire

Composé de 20 caisses de dynamite

LE JOURNALISTE se retire à reculons.

Au revoir

LE MARI

N'ayez pas peur elles sont dans mon coffre-fort à la banque

LE JOURNALISTE

All right

Vous n'avez pas de fille

LE MARI

Si fait celle-ci divorcée

Elle crie. Le journaliste va la voir

Du roi des pommes de terre

En reçoit une rente de 100.000 dollars

Et celle-ci (elle crie) plus artiste que quiconque à Zanzibar

Le journaliste s'exerce à boxer

Récite de beaux vers par les mornes soirées

Ses feux et ses cachets lui rapportent chaque an

Ce qu'un poète gagne en cinquante mille ans

LE JOURNALISTE

Je vous félicite my dear

Mais vous avez de la poussière

Sur votre cache-poussière

Le mari sourit comme pour remercier le journaliste qui tient le grain de poussière à la main

Puisque vous êtes si riche prêtez-moi cent sous

LE MARI

Remettez la poussière

Tous les enfants crient. Le mari chasse le journaliste à coups de pied Celui-ci sort en dansant.

SCÈNE III

LE PEUPLE DE ZANZIBAR, LE MARI

LE MARI

Eh oui c'est simple comme un périscope
Plus j'aurai d'enfants
Plus je serai riche et mieux je pourrai me nourrir
Nous disons que la morue produit assez d'œufs en un jour
Pour qu'éclos ils suffisent à nourrir de brandade et d'aioli
Le monde entier pendant une année entière
N'est-ce pas que c'est épatant d'avoir une nombreuse famille
Quels sont donc ces économistes imbéciles

Qui nous ont fait croire que l'enfant

C'était la pauvreté

Tandis que c'est tout le contraire

Est-ce qu'on a jamais entendu parler de morue morte dans la misère

Aussi vais-je continuer à faire des enfants

Faisons d'abord un journaliste

Comme ça je saurai tout

Je devinerai le surplus

Et j'inventerai le reste

Il se met à déchirer avec la bouche et les mains des journaux, il trépigne. Son jeu doit être très rapide.

Il faut qu'il soit apte à toutes les besognes

Et puisse écrire pour tous les partis

Il met les journaux déchirés dans le berceau vide.

Quel beau journaliste ce sera

Reportage articles de fond

Et cœtera

Il lui faut un sang puisé dans l'encrier

Il prend la bouteille d'encre et la verse dans le berceau.

Il lui faut une épine dorsale

Il met un énorme porte-plume dans le berceau.

De la cervelle pour ne pas penser

Il verse le pot à colle dans le berceau.

Une langue pour mieux baver

Il met les ciseaux dans le berceau.

Il faut encore qu'il connaisse le chant

Allons chantez

Tonnerre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE FILS

Le mari répète : « *une, deux* ! » jusqu'à la fin du monologue du fils. Cette scène se passe très rapidement.

LE FILS se dressant dans le berceau

Mon cher Papa si vous voulez savoir enfin
Tout ce qu'ont fait les aigrefins
Faut me donner un petit peu d'argent de poche
L'arbre d'imprimerie étend feuilles et feuilles
Qui vous claquent au vent comme des étendards
Les journaux ont poussé faut bien que tu les cueilles
Fais-en de la salade à nourrir tes moutards
Si vous me donnez cinq cents francs
Je ne dis rien de vos affaires
Sinon je dis tout je suis franc

Et je compromets père sœurs et frères
J'écrirai que vous avez épousé
Une femme triplement enceinte
Je vous compromettrai je dirai
Que vous avez volé tué donné sonné barbé

LE MARI

Bravo voilà un maître chanteur

Le fils sort du berceau

LE FILS

Mes chers parents en un seul homme
Si vous voulez savoir ce qui s'est passé hier soir
Voici
Un grand incendie a détruit les chutes du Niagara

LE MARI

Tant pis

LE FILS

Le beau constructeur Alcindor
Masqué comme les fantassins
Jusqu'à minuit joua du cor
Pour un parterre d'assassins

Et je suis sûr qu'il sonne encore

LE MARI

Pourvu que ce ne soit pas dans cette salle

LE FILS

Mais la Princesse de Bergame
Epouse demain une dame
Simple rencontre de métro

Castagnettes.

LE MARI

Que m'importe est-ce que je connais ces gens-là
Je veux de bonnes informations qui me parlent de mes amis

LE FILS Il fait remuer un berceau.

On apprend de Montrouge
Que Monsieur Picasso
Fait un tableau qui bouge
Ainsi que ce berceau

LE MARI

Et vive le pinceau
l'ami Picasso

O mon fils
A une autre fois je connais maintenant
Suffisamment
La journée d'hier

LE FILS

Je m'en vais afin d'imaginer celle de demain

LE MARI

Bon voyage

Exit le fils.

SCÈNE V

LE PEUPLE DE ZANZIBAR, LE MARI

LE MARI

Celui-ci n'est pas réussi
J'ai envie de le déshériter

A ce moment arrivent des radios-pancartes.

ottawa

incendie établissements j.c.b stop 20000 poèmes en prose consumés stop président envoie condoléances

rome

h.nr.m.t.ss. directeur villa médicis achève portrait SS

avignon

grand artiste g..rg.s braque vient inventer procédé culture intensive des pinceaux.

vancouver retardé dans la transmission

Chiens monsieur Paul Léaut..d en grève

LE MARI

Assez assez

Quelle fichue idée j'ai eue de me fier à la Presse

Je vais être dérangé

Toute la sainte journée

Il faut que ça cesse

Au mégaphone

Allo allo Mademoiselle

Je ne suis plus abonné au téléphone

Je me désabonne

Sans mégaphone

Je change de programme pas de bouches inutiles

Economisons économisons

Avant tout je vais faire un enfant tailleur

Je pourrai bien vêtu aller en promenade
Et n'étant pas trop mal de ma personne
Plaire à mainte jolie personne

SCÈNE VI

Les mêmes, LE GENDARME

LE GENDARME

Il paraît que vous en faites de belles
Vous avez tenu parole
40.050 enfants en un jour
Vous secouez le pot-de-fleurs

LE MARI

Je m'enrichis

LE GENDARME

Mais la population Zanzibarienne
Affamée par ce surcroît de bouches à nourrir
Est en passe de mourir de faim

LE MARI

Donnez-lui des cartes ça remplace tout

LE GENDARME

Où se les procure-t-on ?

LE MARI

Chez la Cartomancienne

LE GENDARME

Extra-lucide

LE MARI

Parbleu puisqu'il s'agit de prévoyance

SCÈNE VII

Les mêmes, LA CARTOMANCIENNE

LA CARTOMANCIENNE

Elle arrive du fond de la salle. Son crâne est éclairé électriquement.

Chastes citoyens de Zanzibar me voici

LE MARI

Encore quelqu'un

Je n'y suis pour personne

LA CARTOMANCIENNE

J'ai pensé que vous ne seriez pas fâchés
De savoir la bonne aventure

LE GENDARME

Vous n'ignorez pas Madame
Que vous exercez un métier illicite
C'est étonnant ce que font les gens
Pour ne point travailler

LE MARI au gendarme

Pas de scandale chez moi

LA CARTOMANCIENNE à un spectateur

Vous Monsieur prochainement
Vous accoucherez de trois jumeaux

LE MARI

Déjà la concurrence

UNE DAME (spectatrice dans la salle)

Madame la Cartomancienne
Je crois bien qu'il me trompe

Vaisselle cassée



THÉRÈSE, LE GENDARME ET LE MARI

LA CARTOMANCIENNE

Conservez-le dans la marmite norvégienne

Elle monte sur la scène, cris d'enfants, accordéon

Tiens une couveuse artificielle

LE MARI

Seriez-vous le coiffeur coupez-moi les cheveux

LA CARTOMANCIENNE

Les demoiselles de New-York
Ne cueillent que les mirabelles
Ne mangent que du jambon d'York
C'est là ce qui les rend si belles

LE MARI

Ma foi les dames de Paris
Sont bien plus belles que les autres
Si les chats aiment les souris
Mesdames nous aimons les vôtres

LA CARTOMANCIENNE

C'est-à-dire vos sourires

TOUS en chœur

Et puis chantez matin et soir

Grattez-vous si ça vous démange
Aimez le blanc où bien le noir
C'est bien plus drôle quand ça change
Suffit de s'en apercevoir
Suffit de s'en apercevoir

LA CARTOMANCIENNE

Chastes citoyens de Zanzibar
Qui ne faites plus d'enfants
Sachez que la fortune et la gloire
Les forêts d'ananas les troupeaux d'éléphants
Appartiennent de droit
Dans un proche avenir
A ceux qui pour les prendre auront fait des enfants

Tous les enfants se mettent à crier sur la scène et dans la salle. La cartomancienne fait les cartes qui tombent du plafond. Puis les enfants se taisent.

Vous qui êtes si fécond

LE MARI ET LE GENDARME

Fécond fécond

LA CARTOMANCIENNE au mari

Vous deviendrez 10 fois milliardaire

Le mari tombe assis par terre

LA CARTOMANCIENNE au gendarme

Vous qui ne faites pas d'enfants

Vous mourrez dans la plus affreuse des débines

LE GENDARME

Vous m'insultez

Au nom de Zanzibar je vous arrête

LA CARTOMANCIENNE

Toucher une femme quelle honte

Elle le griffe et l'étrangle. Le mari lui tend une pipe

LE MARI

Eh! fumez la pipe Bergère

Moi je vous jouerai du pipeau

Et cependant la Boulangère

Tous les sept ans changeait de peau

LA CARTOMANCIENNE

Tous les sept ans elle exagère

LE MARI

En attendant je vais vous livrer au commissaire
Assassine

THÈRÈSE se débarassant de ses oripeaux de cartomancienne

Mon cher mari ne me reconnais-tu pas

LE MARI

Thérèse ou bien Tirésias

Le gendarme ressuscite

THÉRÈSE

Tirésias se trouve officiellement
A la tête de l'Armée à la Chambre A l'hôtel de Ville
Mais sois tranquille
Je ramène dans une voiture de déménagement
Le piano le violon l'assiette au beurre
Ainsi que trois dames influentes dont je suis devenu l'amant

LE GENDARME

Merci d'avoir pensé à moi

LE MARI

Mon général mon député
Je me trompe Thérèse
Te voilà plate comme une punaise

THÉRÈSE

Qu'importe viens cueillir la fraise

Avec la fleur du bananier
Chassons à la zanzibaraise
Les éléphants et viens régner
Sur le grand cœur de ta Thérèse

LE MARI

Thérèse

THÉRÈSE

Qu'importe le trône ou la tombe
Il faut s'aimer ou je succombe
Avant que ce rideau ne tombe

LE MARI

Chère Thérèse il ne faut plus
Que tu sois plate comme une punaise
Il prend dans la maison un bouquet de ballons et un panier de balles
En voici tout un stock

THÉRÈSE

Nous nous en sommes passés l'un et l'autre
Continuons

LE MARI

C'est vrai ne compliquons pas les choses

Allons plutôt tremper la soupe

THÉRÈSE

Elle lâche les ballons d'enfants et lance les balles aux spectateurs

Envolez-vous oiseaux de ma faiblesse
Allez nourrir tous les enfants
De la repopulation

TOUS en chœur

Le peuple de Zanzibar danse en secouant des grelots.



RIDEAU

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR SIC
LE PREMIER JANVIER 1918 PAR
LA SOCIÉTÉ D'IMPRIMERIE LEVÉ,
RUE DE RENNES, 71, PARIS.

Il a été tiré à part :

5 exemplaires nominatifs sur Chine.
2 exemplaires sur Vieux Japon à la forme numérotés 1 et 2.
4 exemplaires sur Japon Impérial numérotés de 3 à 6.
6 exemplaires sur Hollande Van Gelder numérotés de 7 à 12.

EXEMPLAIRE N°